

Recherches sociographiques



François DUMONT et Frances FORTIER (dirs), *Littérature québécoise : la recherche en émergence*

Pierre Nepveu

Volume 35, numéro 1, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056843ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056843ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nepveu, P. (1994). Compte rendu de [François DUMONT et Frances FORTIER (dirs), *Littérature québécoise : la recherche en émergence*]. *Recherches sociographiques*, 35(1), 128–130. <https://doi.org/10.7202/056843ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

François DUMONT et Frances FORTIER (dirs), *Littérature québécoise: la recherche en émergence*, Nuit blanche éditeur, 1991, 244 p. (Les Cahiers du CRELIQ.)

Premier titre de la collection « Les Cahiers du CRELIQ », ce livre rassemble les actes du colloque des jeunes chercheurs que le Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval organise chaque année depuis 1985. Il s'agit de fournir une occasion à ces chercheurs, souvent en voie de préparation d'une thèse et membres de groupes de recherche, de présenter un état de leurs travaux devant leurs pairs. L'initiative est heureuse, d'autant plus que l'époque est révolue où il suffisait d'avoir un doctorat en lettres pour décrocher sur-le-champ un poste dans une université: désormais, même des candidats encore jeunes doivent présenter un dossier de publications et de participations à des colloques pour avoir la moindre chance de se tailler une place. La concurrence est féroce: elle peut certes avoir un effet stimulant mais elle inflige en même temps aux étudiants (comme aux jeunes professeurs) des exigences souvent exagérées et elle a des effets inflationnistes, dans la plus pure tradition du *publish or perish* que connaissent déjà depuis assez longtemps les Américains.

Les colloques des jeunes chercheurs organisés par le CRELIQ ont pour seule unité le fait que les travaux présentés portent sur la littérature québécoise. Le présent volume, préparé sous la direction de François Dumont et Frances Fortier, est donc fort disparate. C'est la loi du genre, mais ce qui dans un colloque peut paraître comme une heureuse rencontre des courants et des intérêts les plus divers, passe moins bien sous la forme d'un livre. Ce ne sont pas seulement les objets étudiés qui vont dans tous les sens, d'Hubert AQUIN aux journaux intimes de femmes du XIX^e siècle, en passant par Roch CARRIER, la littérature de jeunesse ou le fantastique, mais ce sont aussi les méthodes d'approche qui varient énormément: narratologie, sociocritique, thématisme, sociologie de l'édition, études féministes, etc. Le lecteur doit donc accepter de se faire balloter d'un texte à l'autre, et la brièveté relative des articles (la plupart font neuf ou dix pages au maximum) ne facilite pas les choses. Quant à la qualité, elle connaît aussi, on s'en doute, des hauts et des bas, certaines contributions ne dépassant pas le niveau de l'honnête devoir: je pense notamment aux articles de Jean-Marc BARRETTE sur le carnavalesque dans *La guerre, yes sir* de Roch CARRIER ou à celui de Jean DÉSY sur le thème du froid dans la littérature québécoise, où l'étroitesse des fondements théoriques et le caractère convenu et scolaire des analyses sont évidentes.

En fait, les articles les plus solides se trouvent presque tous dans le premier tiers du volume, à quoi il faudrait ajouter le texte final de Daphni BEAUDOIN sur « Le journal intime féminin québécois au XIX^e siècle » qui, à travers la lecture de quatre auteures de journaux intimes, propose une typologie des situations d'énonciation et permet de montrer comment l'écriture intime « remplace la parole refoulée » (p. 234) et comment les narratrices prennent plus ou moins leurs distances par rapport à l'idéologie religieuse de l'époque. Ce dernier article du livre fait partie d'un bloc de trois études consacrées à l'écriture au féminin et l'on peut observer à ce sujet au moins deux choses. D'une part, aucun des objets étudiés ici n'appartient à l'époque contemporaine (outre le XIX^e siècle, la Nouvelle-France de Marie MORIN et le roman *La coupe vide* d'Adrienne CHOQUETTE font l'objet d'analyses). Cela indique peut-être une tendance générale des études féministes actuelles de proposer des relectures de l'histoire, en lisant ou relisant des auteures méconnues. D'autre part il faut noter que certaines universités où les études féministes sont particulièrement développées (je pense notamment à l'UQAM) n'étaient pas représentées à ce colloque. L'absence totale d'étudiants du réseau de l'Université du Québec, au contraire des universités ontariennes, est d'ailleurs

étonnante et elle devrait à tout le moins nous éviter de conclure trop vite que nous nous trouvons ici devant un échantillon tout à fait représentatif de la jeune critique québécoise.

L'étude qui ouvre le volume, celle d'Andreas MEYER de l'Université de Berlin, a l'avantage de poser d'une manière globale, mais d'un point de vue étranger, la sempiternelle question du statut, voire de «l'existence» de la littérature québécoise. Meyer observe avec raison que la présence de «centres d'études canadiennes» dans plusieurs universités européennes (et en particulier en Allemagne) a pour effet de rendre assez précaire le statut de la littérature québécoise. Meyer a toutefois l'intelligence d'aller plus loin et de montrer que la perspective mythique appliquée globalement à toute littérature canadienne, y compris la québécoise, par des auteurs très connus à l'étranger tels Northrop FRYE et Margaret ATWOOD, a eu pour effet de mettre l'accent sur des concepts unificateurs (la «mentalité de garnison» chez Frye, l'homme victime de la nature chez Atwood) qui tendent à faire bon marché de ce qui distingue les deux littératures. Le problème reste entier, et on peut se demander s'il n'est pas temps que des jeunes travaillent dans le sillage de chercheurs comme Clément MOISAN ou Richard GIGUÈRE et prennent davantage au sérieux les rapports inévitables que la littérature québécoise entretient avec sa voisine.

L'étude de Nicole FORTIN sur l'émergence de la notion de «littérature québécoise» à l'époque de la Révolution tranquille a le mérite, malgré son caractère embryonnaire, de fixer certains paramètres qui pourraient être utiles pour des recherches ultérieures, en posant notamment le problème du point de vue du discours social. L'émergence de la littérature québécoise serait d'abord le fait d'un discours qui obéit à la fois à une «logique doxique» et à une «logique narrative». Il me semble que l'idée de Fortin selon laquelle «toute littérature relève d'une interlisibilité» (p. 27) pourrait nourrir des analyses fort intéressantes: comment la lecture établit-elle des rapports entre les textes, comment tisse-t-elle des réseaux, des affinités et comment finit-elle par constituer ainsi une sorte d'«histoire» des œuvres?

Plusieurs des études qui suivent jettent sur des sujets particuliers des éclairages fort pertinents. Je pense notamment au texte de Carole CONNOLLY sur l'inscription du narrataire dans des romans du XIX^e siècle, mais surtout aux articles de Michel BIRON sur «La ville empruntée», qui propose une lecture sociocritique du texte montréalais au tournant du XX^e siècle, durant les belles heures de l'École littéraire de Montréal, et à la brillante analyse de *Point de fuite* de Hubert AQUIN par Claude LAMY, qui montre que cet ouvrage quelque peu méconnu est une construction complexe, à la fois baroque et ironique, proprement «pythagoricienne», où l'auteur s'autoreprésente et où le livre se donne comme un autoportrait de sa propre production.

J'avouerai par contre une assez grande déception devant la plupart des études à caractère purement institutionnel. Le «Groupe de recherche sur l'édition» de l'Université de Sherbrooke était représenté par trois chercheurs, auxquels il faut ajouter l'étude de la réception de Michel TREMBLAY (*À toi pour toujours, ta Marie-Lou*) au Canada anglais, par Jacques SAINT-PIERRE, de la même université. On pourra toujours dire que les travaux très objectifs et quantitatifs sur des maisons d'édition, ou sur l'édition à compte d'auteur, sont utiles et même nécessaires. Ce qui paraît toutefois inquiétant, c'est que les jeunes chercheurs semblent ici se complaire dans le quantitatif ou dans un registre purement descriptif, sans même effleurer la plupart du temps des questions plus fondamentales et pourtant essentielles: la nature même des textes publiés, le contenu, les idéologies, etc. À quoi bon par exemple étudier le monde de l'auto-édition au Québec sans s'interroger sur les critères de sélection des textes par les éditeurs, sans chercher des caractéristiques littéraires propres aux œuvres auto-

éditées ? Le fait que de telles perspectives ne soient même pas suggérées laisse croire à un repli rassurant (mais combien réducteur !) sur le domaine de la pseudo-objectivité. Il reste possible que l'échantillon ne soit pas ici plus qu'ailleurs tout à fait représentatif, mais cela pose néanmoins toute la question de la sociologie de la littérature et de l'institution littéraire, dans un contexte où «le modèle scientifique» domine largement le champ des études en sciences humaines et en littérature.

Dans l'ensemble, cet ouvrage collectif ne saurait donc être jugé d'une manière simple et globalisante. Il y a ici du meilleur et du pire et aussi des absences : rien sur la poésie, rien non plus sur le domaine interculturel, ni sur la littérature des années quatre-vingt (seule exception : l'étude de Blanca NAVARRO PARDINAS sur la représentation de la lecture chez Jacques POULIN). Les fruits du hasard sont par définition imprévisibles. Il reste qu'il faut souhaiter que la tradition du «colloque des jeunes chercheurs» se maintienne, quitte à en revoir quelque peu la formule, qui gagnerait à être plus structurée.

Pierre NEPVEU

Département d'études françaises,
Université de Montréal.

Marcel JEAN, *Le cinéma québécois*, Montréal, Boréal, 1991, 124 p.

Deuxième ouvrage dans la collection «Express» de Boréal, *Le cinéma québécois* de Marcel Jean s'adresse à un public d'étudiants qui cherchent à s'initier rapidement aux rudiments du cinéma québécois. L'idée est séduisante, mise à l'épreuve déjà par «Que sais-je?» : devant la prolifération des savoirs, faire le tour d'un sujet en une centaine de pages sans sacrifier l'essentiel. *Small is beautiful*, certes, mais à condition de ne pas confondre «concision» avec «concessions», la «condensation» du savoir avec sa dilution, savoir express avec saveur *fast food*.

Marcel Jean relève avec brio ce défi, comme d'ailleurs tous ceux qu'il a relevés dans sa jeune carrière protéiforme de professeur, critique, réalisateur de trois films — dont notamment *Vacheries* de la série Fictions 16 / 26 et plus récemment le documentaire *État critique* —, et enfin de coauteur avec Michel COULOMBE du *Dictionnaire du cinéma québécois* (Boréal, 1988). Avec ses titres de créance, nul n'est mieux placé que Marcel Jean pour dégager les lignes de force du cinéma québécois.

«Cinéma québécois» et non «cinéma du Québec», précise l'auteur d'emblée dans son avant-propos, l'ouvrage se limitant aux seules activités de production québécoise, laissant de côté le doublage et la diffusion de films étrangers. Par contre, le lecteur sera davantage surpris de ne pas y voir figurer le cinéma d'animation, «branche très importante du cinéma québécois», selon les aveux mêmes de l'auteur. Espérons qu'un ouvrage de la collection, comme le suggère Marcel Jean, lui soit consacré.

Bien que le cinéma muet célèbre sa première nord-américaine le 27 juin 1896, six mois seulement après son inauguration à Paris par les frères Lumière, sur la *Main* de Montréal;